



bien être : il résulte en effet de la fusion du préfixe de renforcement *ága*, qui signifie « beaucoup, très », avec le terme *ménnon* issu de *méno* qui signifie « rester, se tenir, tenir bon ». Il désigne donc « celui qui tient bon », bref un héros à la guerre...

Pour sa part, Homère aurait été un barde grec – un aède – bien postérieur à l'époque d'Agamemnon. S'il a existé, il aurait vécu à la fin du VIII^e siècle avant notre ère. Quant à la guerre de Troie, elle n'a peut-être... pas eu lieu, mais selon de nombreux chercheurs, le récit d'Homère dériverait quand même de faits et d'événements réels, qui se seraient produits vers 1200 avant notre ère ou avant.

Quoi qu'il en soit, le fait qu'Homère dise d'Agamemnon qu'il commandait sur un grand nombre d'îles et sur tout Argos (une bonne partie du Péloponnèse) est notable, car cela suggère qu'il existait un roi prééminent chez les Achéens. Or ce clan homérique est sans doute une émanation mythologique de l'élite de l'âge du Bronze grec, celle de la civilisation mycénienne.

C'est ainsi que l'on nomme la culture qui, entre 1650 et 1100 avant notre ère, dominait la mer Égée et la Grèce continentale. Son apogée peut-être située entre 1400 et 1200 avant notre ère, de sorte que, peu de temps avant de disparaître, vers 1100 avant notre ère, elle était encore florissante. Point notable, la civilisation mycénienne est contemporaine de la civilisation minoenne, qui s'est épanouie entre 3000 et 1400 avant notre ère en Crète et dans les îles égéennes, dont celle de Santorin. En effet, à partir de 1400, des Mycéniens ont dominé la Crète, puisqu'un roi mycénien y a régné à Cnossos, sa capitale. On y parlait alors le mycénien, c'est-à-dire une forme archaïque du grec.

Les spécialistes de l'Antiquité ont longtemps tenu le récit homérique pour de la pure mythologie. Cette vision changea radicalement après que le pionnier de l'archéologie Heinrich Schliemann (1822-1890) eut identifié les vestiges vraisemblables d'Ilion, la ville évoquée par Homère (voir l'article « La guerre de Troie a bien un lieu », pages 22 à 30). Cette cité, dont le nom se traduit par « Troie » en mycénien, se trouve à l'entrée du détroit des Dardanelles. Après Schliemann, on s'est mis au contraire à prendre le récit homérique à la lettre, ainsi que ceux des auteurs antiques qui avaient décrit la guerre de Troie. Parmi



L'AUTEUR



Josef FISCHER est historien de l'Antiquité attaché à l'université de Salzbourg, en Autriche.

eux, le géographe Pausanias, après avoir beaucoup voyagé, écrivit au II^e siècle de notre ère une sorte de guide de voyage en Grèce en dix tomes. C'est avec ce manuel sous le bras, en plus de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, que Schliemann partit vers 1874 à la recherche de la Mycènes d'Homère et la trouva. Ce fut donc aussi lui, qui, en livrant les premières connaissances solides sur la culture qui avait érigé Mycènes et d'autres citadelles, fonda la mycénologie et choisit le terme de « culture mycénienne ».

Citadelles à murs cyclopéens

Clairement, les citadelles entourées de murs cyclopéens, c'est-à-dire de murs de gros blocs jointifs, constituent le principal marqueur archéologique de la culture mycénienne. On trouve de telles citadelles en beaucoup d'endroits de la Grèce continentale et de l'île de Crète, et il arrive, par exemple à Pylos, dans le Péloponnèse, qu'elles soient dépourvues de murs cyclopéens.

Ces grandes structures palatiales sont organisées autour d'un ensemble de cours entourées de magasins, d'ateliers, d'appartements, de salles de réception et sans doute aussi de lieux de culte. Il est clair qu'elles constituaient des centres de pouvoir de l'âge du Bronze grec, même si l'on ignore si l'autorité qui s'y exerçait était celle d'un roi ou celle d'un haut fonctionnaire. Tout



LES TABLETTES EN LINÉAIRE B, première forme d'écriture du grec, n'étaient pas cuites, de sorte que peu d'entre elles nous sont parvenues. Comme le montrent les traces de feu qu'elle porte, celle-ci fut cuite au cours de la destruction du palais de Pylos par un incendie vers 1200 avant notre ère. L'existence d'une écriture signifie-t-elle que la culture mycénienne était unifiée ?



LA PORTE DES LIONNES est l'une des entrées de la citadelle de Mycènes, dans le Péloponnèse (voir la carte page précédente). La représentation sculptée de deux lionnes de part et d'autre d'une colonne témoigne de la présence de lions tout autour de la Méditerranée pendant l'Antiquité. L'enceinte cyclopéenne, dont cette porte est l'un des éléments, suggère l'existence de familles régnantes.

naturellement, les découvreurs des citadelles mycénienne les ont associées aux palais évoqués dans l'épopée homérique. Même si, dans certaines régions grecques, on n'a pas découvert de citadelles, il est clair que leurs habitants vivaient sous l'influence d'un palais-État. Trop d'indices en attestent en effet, par exemple des sceaux. Le territoire dominé par une citadelle mycénienne comprenait des habitats de tailles diverses et des exploitations agricoles.

Depuis le XIX^e siècle, les mycénologues ont pris leurs distances avec l'enthousiasme de Schliemann et des pionniers de la mycénologie pour qui un grand royaume mycénien avait existé. Cette hypothèse, qui résulte d'une lecture littérale du texte d'Homère, n'a pourtant rien de ridicule. Qui, sinon un grand monarque, a pu régner sur un territoire de la taille de l'aire culturelle mycénienne ? Qui, sinon, aurait été à même de rassembler la force de travail considérable et de payer les spécialistes dont on avait besoin pour réaliser les ponts, canaux, barrages et autres infrastructures communes que l'on connaît aux Mycéniens ?

Le remarquable art mycénien traduit également un haut niveau de développement. Et l'emploi d'une écriture, le linéaire B, est tout aussi significatif. Décrypté en 1952 par l'architecte Michael Ventris et le philologue John Chadwick, le linéaire B est un système syllabique qui utilise environ 200 signes (voir la photo page précédente).

Par ailleurs, la culture mycénienne semble aussi avoir eu la capacité de s'étendre, puisqu'elle en est venue à englober la Crète

et les Cyclades. Des fouilles ont aussi montré la présence d'établissements mycéniens à Rhodes, sur l'île de Kos et en Asie mineure. Le récit homérique, du reste, évoque la présence mycénienne dans cette région. Et les archives pharaoniques et hittites prouvent que les grands États de l'époque entretenaient des relations diplomatiques avec les Mycéniens. Des infrastructures communes, autant d'innovations culturelles, une tendance à l'expansion et ces relations diplomatiques sont-elles pensables en l'absence de pouvoir centralisé ?

Oui, estiment certains chercheurs, pour qui ces traits de la culture mycénienne peuvent aussi s'expliquer par l'existence d'une oligarchie, c'est-à-dire de groupes d'aristocrates dirigeant la société. D'autres spécialistes penchent plutôt pour un rôle dominant de la cité de Mycènes, mais dans le contexte d'une galaxie de principautés indépendantes.

Le megaron, centre de la citadelle

La monumentalité des palais et des tombeaux mycéniens suggère en effet l'existence de familles régnantes. Les palais étaient des installations multifonctionnelles, comprenant des entrepôts, des ateliers, des archives administratives et des bâtiments de culte.

L'une de leurs structures internes est particulièrement significative. Elle consiste en une salle de réception qu'Homère désigne sous le vocable de *megaron* (mégaron en français). Ces salles étaient toujours aménagées au centre de la citadelle : elles comportent

une entrée à deux colonnes suivie d'une antichambre donnant dans une salle du trône au milieu de laquelle brûlait un feu rituel entre quatre colonnes. Un trône en pierre était adossé à l'un des murs, orné de représentations de divinités.

Dans le *megaron* du palais de Pylos, une fresque représente des convives masculins divertis par un chanteur à la lyre. Or les archéologues ont aussi découvert dans le palais des milliers de récipients servant à boire. Dans l'antichambre du *megaron*, la représentation d'une procession accompagnant un taureau surdimensionné montre que les banquets mycéniens étaient des rites en plus d'être des événements sociaux.

Dans la salle du trône, une peinture partiellement conservée représente le sacrifice d'un taureau sur un autel. Un personnage humain surdimensionné mène la procession. S'agit-il d'un érudit, d'un prêtre ou du roi ? Personne ne le sait, car rien de comparable n'a été découvert ailleurs au sein de l'espace mycénien. Contrairement aux peuples des cultures contemporaines du Proche-Orient ou d'Égypte, les Mycéniens n'ont laissé aucune statue de roi, ni de bas-reliefs ou de peintures murales qui auraient pu nous renseigner sur leurs souverains et leurs actions.

Il existe bien quelques représentations de personnages assis sur des trônes, mais ils sont divins. Nous sont aussi parvenues des images de personnages debout devant de telles déesses et tenant des bâtons dans la main. Il pourrait s'agir de sceptres, puisque l'on a retrouvé de tels symboles de commandement à l'intérieur de tombes